

L'hiver de la cigale

Pietro Pizzuti



La pièce :

Hiver 2002. Laura est maintenue en détention préventive. Elle est accusée d'avoir tué le général Oscar Antonio Somadossi Roederer, jadis dictateur de son pays. La justice instruit le procès qui doit faire la preuve de sa culpabilité et, le cas échéant, identifier son mobile. L'avocate de la défense, Maître Franchi, a du mal à se prévaloir de la collaboration de la prévenue. C'est le prix qu'il lui faut payer pour connaître la vérité. Un face-à face entre deux femmes qui en risquant leurs vies, ont choisi des moyens différents pour poursuivre un même objectif : la lutte pour une humanité meilleure.

Les personnages :

Laura Welter : 44 ans

Nathalie Franchi : 43 ans

1.

LAURA : (*Seule*) Il m'a appelée sans crier. Je n'y étais pas habituée. Il m'a demandé de reprendre la lecture là où je l'avais laissée. Son journal intime, l'année 1958, c'est écrit en français. Je lis tout ce qu'il me demande de lire depuis qu'il n'en est plus capable. Il est assis dans son fauteuil, relié à son Baxter. Nous sommes à l'Hôpital St. Luc. Chambre 495. Il écoute et me regarde. Ses yeux se déplacent comme une longue caresse. À son âge il caresse comme ça. C'est ce qu'il dit. Il soupire. Je lui demande si quelque chose l'opresse. Il répond : « le temps ». Je lui demande s'il désire quelque chose. Il ne répond rien. Je lis la page du 10 juillet : « Ce 10 juillet à 10 heures, les contractions de Kenza ont repris. Elle m'a promis d'être forte. Dans les grandes pièces du palais Grancivico dans lesquelles nous venons d'emménager, la lumière du ciel est palpable. Cigarralta est plus blanche que jamais, une ville nacrée. Les volcans qui l'encerclent sont les silhouettes de géants bienveillants. Kenza est belle. Je l'aime. Ses cris résonnent dans tout le pays. Petit pays chatoyant comme une pépite au milieu du grand amas de cailloux qu'est notre continent... Sa douleur d'enfanter se propage comme un rayon de soleil ! Elle est la *prima donna* de ce peuple qui m'a élu à sa tête, démocratiquement. Et me voilà au gouvernail, pour défendre les valeurs progressistes du plus puissant parti de la Constitution. Gouverner est une tâche que je ne cesserai de mériter. Mériter... disent nos campesinos, en parlant de la terre qu'ils ont travaillée toute l'année, lorsque vient le temps d'en récolter les fruits. Mériter le sourire de chaque citoyen dont je porte la parole, dans l'hémicycle des grandes nations de ce monde. Mériter les rires de nos enfants qui demain courront sans peur. Que Dieu bénisse ma main et le ventre de Kenza. Qu'Il pousse au monde le fruit de notre amour... cette nouvelle vie qui vient avec les premières récoltes. C'est une fille. Je le veux. Nous l'appellerons Isadora. Isadora-Sabra-Lautára comme ses grands-mères... (Mon Dieu que ce palais est grand quand on a oublié ses lunettes dans la salle de bain ! Kenza a raison, si je prends du poids je ne devrai m'en prendre qu'à moi-même.) Nous sommes au commencement. Faites, mon Dieu, qu'il ne passe pas trop vite et que sa course ne me distraie pas de la tâche qui m'attend. » (*Elle change de ton*) À ce moment-là, j'ai levé les yeux et je l'ai entendu rire tout bas. Je lui ai demandé de quoi il riait. Il m'a répondu qu'il se félicitait de son français écrit. Il a bu une gorgée d'eau et j'ai repris la lecture à la page du lendemain, celle du onze juillet, le jour de la naissance d'Isadora. J'ai lu pendant quelques minutes. Puis, j'ai entendu sa respiration s'enfoncer dans un râle étouffé. Je l'ai regardé. Il était en proie à un épuisement soudain. Son buste ne tenait plus droit. Je l'ai aidé à rejoindre son lit. Ses yeux ne regardaient plus rien. Il transpirait. Son visage n'exprimait aucune douleur. Il a pâli. Je lui ai demandé s'il avait mal. Il m'a fait un signe en direction de

l'enregistreur posé sur la tablette. Je n'ai pas compris, puis il a indiqué le bouton d'enregistrement. Je l'ai mis en marche. Il s'est mis à parler lentement, longtemps. Il est mort quelques minutes avant la fin de la cassette.

(La lumière change et dévoile la cellule d'une prison).

2.

La cellule. Laura se tait. Nathalie, un carnet de notes et un crayon à la main, fait des efforts pour entrer en communication avec elle. Elle porte des chaussures plates et quelque chose dans sa démarche trahit une anomalie à ses pieds. Un long silence...

NATHALIE : *C'est dans votre intérêt... (Long silence) Je vous l'ai expliqué. (Long silence) Je peux vous le redire. (Long silence) Vous n'avez rien à gagner à vous taire... (Long silence) Du moins pas maintenant... dans votre cas... (Long silence) Je suis venue vous aider. (Long silence) Je ne peux pas le faire sans vous... (Silence) J'ai besoin de vous poser quelques questions... (Silence) J'ai eu accès à votre dossier mais pour des raisons... que je n'ai pas encore élucidées, je n'ai pu retrouver une série de renseignements... (Silence) Élémentaires... (Silence) J'en ai besoin. Votre âge par exe...*

4

LAURA : *(Brisant le silence) Quarante quatre.*

NATHALIE : *(Surprise) Vous avez dit ?*

LAURA : *(La foudroie du regard, décidée à se taire de nouveau)*

NATHALIE : *Je vous en prie...*

LAURA : *(Tendue, entre ses dents) Quarante quatre. J'ai dit ! Quarante quatre.*

NATHALIE : *(Avec un sourire forcé) Vous êtes née... ?*

LAURA : *(Même jeu)*

NATHALIE : *(Même jeu) Le... ?*

LAURA : *Le cul en l'air. C'est ce que vous vouliez savoir ?*

NATHALIE : Une date ?

LAURA : Sans doute.

NATHALIE : Il ne me manque plus que le jour et le mois.

LAURA : Ce n'est pas bien.

NATHALIE : Vous m'aidez ?

LAURA : Une chance sur trois cent soixante cinq.

NATHALIE : Bélier... ?

LAURA : (*Regard noir*)

NATHALIE : Scorpion... ?

LAURA : Crabe.

NATHALIE : Cancer ! Ascendant ?

5

LAURA : Poubelle.

NATHALIE : Tiens ?

LAURA : Hé oui... les mystères du zodiac.

NATHALIE : Qui sont... ?

LAURA : (*Même jeu*)

NATHALIE : En chiffres ?

LAURA : (*Après un soupir*) Des uns... un sept et même un zéro, pour bien faire.

NATHALIE : Dans l'ordre ça donne ?

LAURA : Rien. L'ordre je l'emmerde.

NATHALIE : Où ?

LAURA : Partout.

NATHALIE : Le lieu.

LAURA : Dans le Sud.

NATHALIE : À... ?

LAURA : À l'heure passée d'un quart. Le quart d'heure académique.

NATHALIE : Pays. Ville.

LAURA : Les deux.

NATHALIE : (*Elle renonce*) On continue comme ça ?

LAURA : Vous n'aimez pas ?

NATHALIE : Ça vous dérange de répondre à mes questions ?

6

LAURA : Non. Ça me tue que vous me les posiez. Nuance.

(*Silence*)

NATHALIE : Il y a un mode d'emploi ?

LAURA : Foutre le camp.

NATHALIE : Pour vous parler ?

LAURA : Vous en voyez un autre ?

NATHALIE : Un sésame.

LAURA : On ne vous l'a pas donné ?

NATHALIE : Redonnez-le-moi, ça nous fera gagner du temps.

LAURA : J'en ai à perdre.

NATHALIE : Pas moi.

LAURA : Pas mon problème.

NATHALIE : Ne croyez pas ça.

LAURA : Vous allez me dire que c'est injuste ?

NATHALIE : Pourquoi vous faites ça ?

LAURA : Pour rien. (*Caustique*) Tout le monde ne se fait pas payer, comme vous.

NATHALIE : D'accord. Je recommence. (*Elle se présente, Laura soupire*) Bonjour, je m'appelle...

LAURA : Nathalie Franchi, quarante trois ans, mariée, mère de deux garçons de huit et dix ans. Participe aux travaux préparatoires de la première commission instituant la Cour Pénale Internationale. Défenseuse acharnée de la loi de compétence universelle. Considérée comme la spécialiste de l'article trois de la Convention Européenne des Droits de l'Homme.
(*Silence*)

NATHALIE : Vous oubliez...

LAURA : Spécialisée en droit pénal. A empêché l'extradition vers les États Unis du terroriste présumé Mohammed Acthar. Passionnée par son métier, son mari médecin auprès d'une ONG internationale, son chien.... et la natation.

NATHALIE : Je n'ai plus beaucoup de temps...

LAURA : Décidément.

NATHALIE : Je veux dire pour nager.

LAURA : Ça se voit.

NATHALIE : Merci.

LAURA : Pas de quoi. La faute à qui ?

NATHALIE : À moi.

LAURA : Et vous le faites payer aux autres. Vous trouvez ça juste ?

NATHALIE : Puisque c'est à cause des autres que je n'ai plus le temps.

LAURA : Ça vous manque ?

NATHALIE : Beaucoup.

LAURA : On ne dirait pas.

NATHALIE : Il faut choisir.

LAURA : Et vous avez choisi.

NATHALIE : Disons que j'aime approfondir. Ça ne laisse pas beaucoup de temps pour le reste.

LAURA : Madame a été première de classe. Ça se soigne.

NATHALIE : Ça n'a jamais été mon but.

LAURA : Vous en avez un ?

NATHALIE : Combattre la haine.

LAURA : (*Sardonique*) Par la Loi ?

NATHALIE : La Justice.

LAURA : (*Violente*) ...'faire foutre. Un mensonge après l'autre, oui.

NATHALIE : J'ai dit la Justice. Pas la vérité. (*Un temps*) Vous en savez des choses sur moi.

LAURA : Je ne fais pas semblant comme vous.

NATHALIE : Chacun sa méthode.

LAURA : La vôtre consiste à faire passer des interrogatoires avec le sourire forcé d'une hôtesse de l'air qui rapatrie un expulsé ?

NATHALIE : Si vous ne m'aviez pas répondu comme une autiste, j'aurais probablement procédé autrement.

LAURA : Ne me dites pas que vous m'auriez foutu la paix.

NATHALIE : Ne vous en réjouissez pas trop vite.

LAURA : Qui vous dit que je m'en réjouis ?

(Un temps)

NATHALIE : Vous mentez mal.

LAURA : C'est un bon point, non ?

NATHALIE : Ça dépend.

LAURA : De ?

NATHALIE : Des règles du jeu.

LAURA : On joue à quoi ?

NATHALIE : Moi, à l'avocate de la défense. Vous...

LAURA : Mais encore ?

NATHALIE : J'instruis votre procès, ça vous avais échappé ?

LAURA : Et ça se passe bien ?

NATHALIE : Non. Vous risquez l'inculpation pour homicide volontaire.

LAURA : C'est grave ?

NATHALIE : Ça dépend...

LAURA : Encore ?

NATHALIE : ...de votre degré d'autisme.

LAURA : On peut le stabiliser. Vous prescrivez... ?

NATHALIE : Une cure d'hystérie à tendance dépressive. (*Un regard entendu*) Le tout mélangé à un contexte familial difficile, dans lequel la perte précoce du père constituerait un traumatisme non résolu à ce jour.

LAURA : (*Ironique*) J'aurais dû vous consulter plus tôt.

NATHALIE : Il n'est pas trop tard.

LAURA : Même quand on ment mal ?

NATHALIE : On peut « stabiliser ».

LAURA : En avalant ça ?

NATHALIE : C'est une question de motivation.

LAURA : C'est quoi la vôtre ?

NATHALIE : Rendre plausible la thèse que je plaiderai.

LAURA : Laquelle ?

NATHALIE : Ça vous intéresse ?

LAURA : Dites toujours.

NATHALIE : L'euthanasie.

LAURA : Ah...

(*Un temps*)

NATHALIE : Vous avez mis fin aux souffrances du vieil homme malade dont vous aviez la garde.

LAURA : Je ne me souviens pas qu'il me l'ait demandé.

NATHALIE : Les souvenirs, vous savez...

LAURA : Admettons que ça revienne. Vous avez une loi plus précise que ça dans votre petit pays, non ?

NATHALIE : Une loi n'est jamais précise, elle tente d'être exhaustive. Alors ?

LAURA : Alors quoi ?

NATHALIE : Vous acceptez ma prescription ?

LAURA : Ça m'a l'air indigeste votre potion. Vous n'avez rien d'autre en rayon ?

NATHALIE : C'est un très beau rôle.

LAURA : Vous trouvez ?

NATHALIE : Fragile, humain.

LAURA : Compassionnel.

NATHALIE : N'est-ce pas ?

LAURA : Et tout le monde oubliera que le vieillard était un monstre.

NATHALIE : Tout le monde l'oubliera de toute façon.

LAURA : Vous saviez que sa mort avait été revendiquée par un groupe terroriste qui sème la violence dans mon pays ?

NATHALIE : Ils n'ont rien à voir là-dedans. Ils n'auraient pas agi aussi *proprement*.

LAURA : Qu'en dit la petite communauté d'expatriés qui réside dans votre beau petit royaume ?

NATHALIE : Ils m'ont fourni un dossier très complet.

LAURA : Comme c'est mignon ! Et ils sont prêts à oublier aussi, sans doute ?

NATHALIE : Ils oublieront.

LAURA : Pas moi.

(Un temps)

NATHALIE : Vous l'avez tué ? *(Silence, elles se regardent)* Dommage.

LAURA : Personne n'a tué Oscar Somadossi Roederer par compassion.

NATHALIE : Une terroriste qui exécute de sang froid un dictateur à la retraite, devenu sénateur à vie, c'est plus compliqué à défendre.

LAURA : Chacun son métier.

NATHALIE : Et je ne suis pas sûre que ce soit plus facile à jouer qu'une aide soignante euthanasiant son vieillard à l'agonie.

12

LAURA : Chacun son métier.

(Un temps)

NATHALIE : Pour une terroriste c'est dommage de se tromper de cible.

LAURA : Je ne vois pas de quoi vous parlez.

NATHALIE : Il est mort, c'est ce que vous vouliez. Mon métier, comme vous dites, c'est d'éviter que ça vous coûte la vie. M'en empêcher c'est vous tromper de cible.

(Silence)

LAURA : Sa mort ne me suffit pas.

NATHALIE : Ah non ? Et vous voudriez quoi en prime ? Un acquittement à l'unanimité du jury ?

LAURA : Bien vu. Et sans devoir prononcer un seul mensonge.

NATHALIE : Même s'il vous sauvait la vie ?

(Silence)

LAURA : Si je suis là c'est que je suis prête à la risquer.

NATHALIE : De là à choisir de la perdre.

LAURA : Si j'avais fait ce choix, je ne serais pas ici et vous non plus.

NATHALIE : Alors, aidez-moi.

LAURA : À quoi ? À dire la vérité ou à mentir ? *(Inattendue)* Voilà une réplique de théâtre ! Vous qui aimez les beaux personnages...

NATHALIE : À vous sauver.

LAURA : Je veux bien, si vous renoncez à mentir.

13

(Un temps)

NATHALIE : Il aura eu le dernier mot.

LAURA : Pardon ?

NATHALIE : Sa mort n'aura servi à rien. C'est ce que vous vouliez ? *(Elle se lève)*

LAURA : Que faites-vous ?

NATHALIE : Je jette l'éponge. Vos pulsions suicidaires ne sont pas de mon ressort.

LAURA : La Vérité vaut qu'on en meure.

NATHALIE : Si tous mes clients pensaient comme vous, je serais au chômage depuis longtemps.

LAURA : Vous pouvez toujours vous recycler dans l'humanitaire.

(Nathalie s'apprête à sortir)

LAURA : Où allez-vous ?

NATHALIE : « Faire mon métier ».

LAURA : Et si vous étiez venue pour autre chose que pour me convaincre de mentir ?

NATHALIE : C'est ce que je dis, vous n'avez pas besoin d'un avocat.

LAURA : Non ?

NATHALIE : *(Elle va pour sortir)* Une dactylo fera l'affaire.

LAURA : Merci, je tape à la machine.

NATHALIE : Alors ne perdez pas de temps, vos déclarations patriotiques feront la une des journaux.

LAURA : Ils aiment la vérité les journaux ? Alors allons-y, vous aviez commencé à prendre des notes.

14

(Silence)

NATHALIE : Je trouve ça triste.

LAURA : Quoi « ça » ?

NATHALIE : Que vous vous ajoutiez sur la liste des victimes d'un dictateur grabataire. Surtout au lendemain de ses funérailles. Oui... c'est vraiment triste pour vous. *(Un temps)* Vous voulez que sa mort soit exemplaire, c'est ça ? *(Elles se regardent en silence)* Prenez garde à ce que votre condamnation ne le devienne.

LAURA : C'est pour ça que vous êtes là.

NATHALIE : Sans vous je n'y arriverai pas. J'ai accepté de vous défendre, pas de vous faire passer à la postérité.

LAURA : Vous connaissez mes conditions.

NATHALIE : Et vous les miennes. (*Elle sort*)

3.

LAURA : (*Seule*) Ce matin-là, le soleil luisait dans un ciel immuable. Nous étions dans sa résidence d'été. Il venait de terminer sa promenade et m'attendait dans la bibliothèque. Malgré sa cécité, il marchait encore seul, avec sa canne. Il en profitait pour se promener dans le parc, tous les matins vers neuf heures et parfois l'après-midi après sa sieste. Cela faisait un peu plus d'un an que j'étais à son service. Je me suis assise. Il m'a demandé de reprendre la lecture de son journal. L'année 1963. Là où nous l'avions laissée environ un mois auparavant. La veille nous avions terminé « Le vieil homme et la mer » d'Hemingway, en langue originale. Il a ajouté qu'il était temps de retrouver le français : sa langue « confidente ». J'ai ouvert le carnet de 1963. Le signet était à la date du 10 septembre : « Hier soir, pour que mon petit trésor d'Isadora s'endorme, je lui ai lu ma première histoire. Elle était couchée et me souriait... ses yeux brillaient. J'avais pris une traduction en espagnol des « Fables » de La Fontaine que lui avait offerte son parrain Adolfo. J'avais choisis « la cigale et la fourmi » et j'avais commencé à lire lentement. De temps en temps, je levais les yeux pour voir si elle suivait. Elle me fixait, on aurait dit qu'elle voyait tous les personnages de la fable. Non seulement les deux héroïnes mais aussi tous ceux que j'inventais. Car après avoir lu le dernier vers, je m'étais mis à inventer une suite. À force de danser tout l'hiver, la cigale était montée au ciel. Là, elle avait rencontré le peuple des anges qui s'était mis à l'accompagner au son des trompettes et des lyres. Tout en dansant, ils volaient à la rencontre d'une multitude de sœurs qui, comme elle, dansaient dans le ciel de l'hiver. Plus elles montaient, plus elles devenaient nombreuses dans le ciel blanc. Enfin la cohorte parvint au roi du ciel qui les trouvant si gracieuses décida de les rendre éternelles, les figeant dans des gouttelettes glacées. Ainsi figées, elles devinrent les flocons qui tombent quand il neige en hiver. Je n'étais pas bon conteur mais je tâchais de prendre des voix différentes pour chaque personnage. Elle m'écoutait en s'amusant. Quel joli rire ! À un moment donné, je l'ai vue soupirer profondément, puis céder au poids de ses paupières. Elle s'est endormie avec son petit rire dans la gorge et je l'ai trouvée belle comme un ange. Mon petit ange doré, mon Isadora... Merci de m'avoir rendu inoubliable ton premier sommeil, bercé par ma première fable. » (*Elle change de ton*) Tout à coup, une larme a ruisselé le long de ma joue et je l'ai vue tomber sur la page que je lisais. J'ai juste eu le temps de l'essuyer du dos de la main et je l'ai entendu me demander pourquoi je pleurais. Je lui ai répondu que j'avais peu dormi... le manque de sommeil et la concentration de la lecture avaient dû provoquer une réaction physiologique. Il m'a demandé si la goutte qu'il avait entendue tomber avait abîmé la page. J'ai répondu :

« À peine ». Il a voulu vérifier. Je lui ai donné son carnet. Il a passé la paume de sa main sur la page ouverte. En me le rendant, il m'a dit que ce n'était pas une larme « physiologique ». Il a dit ça. Que ma larme n'était pas « physiologique ».

4.

La cellule.

LAURA : Vous mentez tout aussi mal que moi.

NATHALIE : C'est pour me dire ça que vous avez voulu me revoir ?

LAURA : Je ne suis pas une terroriste.

NATHALIE : Ça ne présage rien de bon.

LAURA : Vous avez plein de temps à perdre... vous mentez quand vous dites le contraire.

NATHALIE : Peut-être mais je ne vous ai jamais dit que je trouvais ça injuste.

16

LAURA : Injuste ?

NATHALIE : C'est ce que vous m'avez reproché l'autre jour.

LAURA : Ça m'étonnerait.

NATHALIE : C'est intéressant que vous l'ayez oublié.

LAURA : Pas vous, on dirait.

NATHALIE : Non.

LAURA : Pourquoi c'est intéressant ?

NATHALIE : Qualifier d'injuste le fait de gaspiller son temps induit une connotation morale. Et dénote une prédisposition à juger ce qui est juste et ce qui ne l'est pas.

LAURA : Hé ben ?!

NATHALIE : Une aptitude à l'équité. Et un aveu d'impuissance à la mettre en pratique.

LAURA : Un aveu ?

NATHALIE : Très enfoui.

LAURA : (*Ironique*) Très.

NATHALIE : Je peux approfondir. Je vous ai dit que j'aimais ça.

LAURA : Ça nous mènerait où ?

NATHALIE : Au syndrome d'équité acquis.

LAURA : À tout prendre, je choisirais cette pathologie-là.

NATHALIE : Plutôt que l'autiste euthanasiant ? Vous avez définitivement renoncé à la terroriste au sang froid ?

LAURA : Elles ne sont pas incompatibles.

NATHALIE : Derrière les barreaux, l'exercice de l'équité est quelque peu empêché.

LAURA : J'ai dû repenser à la longue liste des victimes.

NATHALIE : Et vous avez bien fait.

LAURA : N'est-ce pas ?

NATHALIE : C'est une image parlante.

LAURA : Comme vous dites.

NATHALIE : J'en ai d'autres... (*Silence*) Au sujet des peines relatives aux deux condamnations énoncées. (*Silence*) Vous auriez le choix entre quinze ans -voire dix- pour bonne conduite et... la perpétuité. Entre les quatre murs d'un établissement moins... *propre* que celui-ci. (*Silence*) Au mieux.

LAURA : Et au pire ?

NATHALIE : Le retour au pays.

(*Temps*)

LAURA : Et l'article trois de la Convention Européenne « ... nul ne peut être soumis à la torture ni à des peines ou traitements inhumains ou dégradants » ?

NATHALIE : Il ne fera pas le poids face au Procureur Général.

LAURA : Ah...

NATHALIE : Hé non. 87 kilos d'intégrité et de professionnalisme. Le tout réuni en la personne de Maître Jos Wouters, Procureur Général de son état. Célibataire, hétérosexuel, vote à droite toute, se proclame athée et myope. Toutes prérogatives qui ne vous vaudront rien, dès que votre pays aura durci le ton. Il préférera vous escorter personnellement jusqu'à l'Aéroport le plus proche, plutôt que de se brouiller avec vos autorités nationales. Après tout, vous n'aviez qu'à *faire ça* chez vous. Quelle idée de venir gâter les relations de notre homme et de son Excellence votre Ambassadeur... amicales au point d'arpenter le même terrain de golf. Ni l'un ni l'autre ne prendront le risque de mettre le feu aux poudres entre nos deux sérénissimes démocraties... surtout avec une jolie mèche comme vous.

18

LAURA : J'ai toujours des allumettes sur moi, ne le dites à personne.

NATHALIE : Vous devriez cesser de jouer avec. Il en va de votre vie.

LAURA : Je ne l'avais pas oublié.

NATHALIE : Je n'aime pas les causes perdues.

LAURA : Moi non plus.

NATHALIE : Alors écoutez-moi. Aujourd'hui vous avez le choix entre le sursis que ce « beau petit royaume » pourrait vous accorder et le *suicide en cellule* que vous prépare, après des heures de torture, le chaud pays de votre enfance, pour fêter votre retour. (*Un temps*) Ceux qui n'ont pas fait le bon choix le regrettent, croyez-moi.

LAURA : Qu'en savez-vous ?

NATHALIE : Mourir pour ses idéaux, devant le monde entier qui n'en a plus, est un grand objectif. Les purger en silence, dans le noir d'une geôle insalubre, avant d'être dépecée, à l'insu de tous, par une poignée de soldats, fâchés qu'il n'y en ait pas eu pour tous les pénis, cela a moins d'allure. (*Un temps*) Vous voulez vraiment que j'appelle la dactylo ?

LAURA : Vous avez dit dix ans ?

NATHALIE : Pour « bonne conduite ».

LAURA : C'est quoi ?

NATHALIE : Mon petit doigt me dit que vous savez.

(*Un temps*)

LAURA : Nous avons le même âge.

NATHALIE : Pas vraiment. Vous êtes mon aînée de huit mois et vingt-deux jours.

LAURA : Je tentais un rapprochement...

19

NATHALIE : Ce n'est pas complètement raté. (*Elle lui propose des bonbons*) Dans une production hollywoodienne ce serait le moment d'une cigarette.

LAURA : (*Elle prend un bonbon et sourit*) C'est meilleur qu'une cigarette...

NATHALIE : Le bonbon ou la production hollywoodienne ?

LAURA : On se demande lequel des deux goûte la guimauve. C'est kif-kif.

NATHALIE : Objection !

LAURA : Ah bon ?

NATHALIE : La production hollywoodienne ne se suce pas, elle se gobe.

LAURA : Vous avez raison ce n'est pas une analyse très fine... certaines productions vous...

NATHALIE : Collent aux dents au point de ne plus pouvoir ouvrir votre gueule. Je plaide coupable : industrie hautement polluante. Ils collent aux dents mes bonbons ? Rassurez-moi...

LAURA : Non.

NATHALIE : Ouf !

LAURA : Vous avez tort de sous-estimer votre pouvoir de conviction.

NATHALIE : Ça veut dire que vous acceptez mes conditions ?

LAURA : Puisque vous acceptez les miennes.

NATHALIE : Si ce n'était pas le cas je ne serais pas revenue.

LAURA : Je préfère cette position à celle que vous aviez l'autre jour.

NATHALIE : Je maintiens que sans votre collaboration je ne pourrai pas vous éviter la peine capitale.

20

LAURA : Quelles seraient les charges retenues contre moi ?

NATHALIE : Ne faites pas marche arrière. Nous sommes obligées de marcher côte à côte, si vous voulez vous en sortir. Vous le savez. Si mourir derrière les barreaux vous tente à ce point, vous marcherez sans moi, vous êtes sur le bon chemin.

LAURA : Pourquoi êtes-vous revenue ?

NATHALIE : Pour connaître votre mobile.

LAURA : Vous en ferez quoi ?

NATHALIE : Nous en conviendrons.

LAURA : Sans mentir ?

NATHALIE : Disons que nous ne mentirons que lorsque je vous aurai convaincue que nous ne pouvons pas faire autrement.

LAURA : Je les aime bien, vos bonbons.

NATHALIE : Moi aussi. (*De but en blanc*) Vous l'avez tué ?

LAURA : J'ai « exécuté l'ordre de sa condamnation à mort. »

NATHALIE : La prochaine fois nous parlerons un peu de nous. Ça vous dit ?

(*Laura fait oui de la tête*)

5.

LAURA : Un matin de décembre, pendant que je lisais son carnet de l'année 1968, il s'est mis à neiger. Bien qu'à peine audibles, ses sanglots m'ont interrompue. J'ai levé les yeux... il était tourné vers la fenêtre. Il pleurait, le visage écrasé contre le carreau embué. Ce n'était pas la première fois que je le voyais pleurer. Tout à coup, il a feint une toux irréprouvable et m'a demandé de lire le 3 janvier 64. J'ai cherché le carnet de l'année 64 un long moment. Je ne le trouvais pas. C'était la loi de la vexation : chaque fois qu'il me demandait une date précise, je mettais un temps fou à la trouver. Lui semblait s'y être habitué et ne donnait aucun signe d'impatience. Tout à coup il a dit : « C'est normal, les jours heureux plus on les cherche, plus ils se cachent ». J'ai fini par le trouver. J'étais très vite à la bonne page, grâce à un signet auquel pendait une photo. J'ai commencé à lire : « Jour de fête. Départ pour *Pico Alto*. L'hiver est beau. Il a neigé toute la nuit. Nous avons pris la route très tôt ce matin. Tant mieux. Nous voulons être à l'heure pour la procession au village. Belle journée en perspective. En voiture, Kenza et moi sommes assis à l'arrière avec notre Isadora. Evaristo conduit. J'ai renoncé à l'escorte... Ce sont des vacances, que diable ! Nous roulons vers *l'Azulada* où Tata Gemma nous attend pour midi. Nous traversons des paysages de contes de fées à la blancheur irréelle. Il s'est mis à neiger sur la neige tombée cette nuit. C'est très beau. Tout à coup Isadora a lancé un cri strident, suivi d'un rire tout aussi excité : « Regarde papa c'est l'hiver de la cigale ! » Je n'ai pas compris tout de suite. « Le quoi ? » « L'hiver de la cigale ! » « De la cigale ? » « Ben oui ! C'est comme dans la fable que tu m'as racontée, ce sont toutes les ailes des cigales qui tombent puisqu'elles sont gelées ! Tu sais bien... la cigale et la fourmi. » « Mais oui chérie, bravo ! Quelle mémoire ! » ai-je dit en me rattrapant. Elle n'arrêtait pas de rire en regardant la neige tomber. Plus elle riait, moins elle tenait en place. « L'hiver de la cigale ! Regardez comme c'est vrai ! Papa, maman ! Ce sont toutes les ailes des cigales qui nous tombent du ciel ! Et c'est grâce aux anges qui les ont accompagnées... c'est si beau ! Regardez ! » J'ai regardé Kenza. Nos yeux se sont noyés au milieu des rires

d'Isadora. Sur la route blanche, les volcans sertis de pics glacés et le ciel cotonneux qui figeait les contours de la nature... » (*Elle change brusquement de ton*) Tout à coup, il s'est levé pour aller se moucher et ce faisant il m'a dit, tout bas, de reprendre la lecture de l'année 1968, le 2 avril, là où je l'avais interrompue...

(*La lumière change et découvre Nathalie qui l'écoutait*)

NATHALIE : Je suis née un 2 avril.

LAURA : Je lui ai obéi.

NATHALIE : Que s'était-il passé le 2 avril 68 ?

LAURA : Une dispute avec sa femme au sujet de la « puberté précoce » de leur fille.

NATHALIE : Ils avaient d'autres enfants ?

LAURA : Je n'en sais rien.

NATHALIE : Il vous a parlé de sa fille ?

LAURA : Non. Si. Une fois, je crois.

NATHALIE : Qu'est-ce qu'il a dit ?

LAURA : Je ne me souviens plus. C'était moche en tout cas. Je crois qu'il se sentait coupable de quelque chose. Elle avait dû souffrir d'une éducation trop dure. Un jour elle était partie sans donner de nouvelles, elle était morte à l'étranger, dans un accident... de la route, je crois. Quelque chose comme ça.

NATHALIE : (*De but en blanc*) Vous avez agi seule ?

LAURA : Que dit mon dossier ?

NATHALIE : Justement. Pas ce que je vous demande.

LAURA : Et vous me demandez la vérité ou ce qui manque à mon dossier ?

NATHALIE : À votre avis ? (*Silence*) Allez-y, je trierai.

LAURA : Bonne chance. Nous sommes neuf. Vous n'en saurez pas plus parce que je n'en sais pas plus que vous. Tout ce que je peux vous dire c'est que nous n'appartenons à aucun groupe connu.

NATHALIE : (*Elle lit dans son dossier*) Le plan de l'exécution de Oscar Antonio Somadosi Roederer, reconnu coupable, par le tribunal des *Derniers Disparus*, de crimes contre l'humanité, a été mis au point pendant deux ans et comprenait quatre phases. C'est exact ?

LAURA : Oui.

NATHALIE : Vous auriez pu le tuer quand vous vouliez. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

LAURA : Ça m'étonnerait que ça vous ait échappé. Vous voulez vérifier si je ne l'ai pas oublié, c'est ça ?

NATHALIE : C'est ça.

LAURA : Nous ne sommes pas des assassins. Il n'y a pas eu de meurtre. Nous avons exécuté un condamné à mort, jugé par un tribunal populaire autoproclamé. On se doit de ne pas reproduire l'horreur qu'on condamne, non ?

NATHALIE : Continuez.

LAURA : J'ai été désignée pour agir au plus près du « condamné ». Pendant la durée du plan, nous n'avons jamais rien su les uns sur les autres. Chacun de nous a été recruté pour agir au cours d'une phase du plan et accomplir une tâche déterminée, dans le plus grand secret. Nous devons être capables de fonctionner de manière autonome, y compris en cas d'échec.

NATHALIE : Recruté ? Par qui ? (*Un temps*) En quoi consistaient les différentes phases ?

LAURA : On m'a entraînée pour que je puisse être engagée par l'intendant personnel du « condamné » en qualité de lectrice trilingue. Ça devait durer un an. La suite se faisait « en aveugle ». C'est-à-dire que pour des raisons de sécurité nous perdions tout contact avec la base et entre nous. La deuxième phase démarrait avec mon entrée au service du « condamné ». Elle durerait deux ans et se terminerait avec son exécution.

NATHALIE : Quelle était votre tâche ?

LAURA : Je lisais à voix haute tout ce qu'il me demandait de lire.

NATHALIE : Quand et comment ?

LAURA : À heures fixes, deux fois par jour, de dix à onze le matin et de cinq à six et demi le soir.

NATHALIE : Et en dehors de ces heures ?

LAURA : Je devais proposer une compilation de lectures choisies, en dehors de la presse écrite, des revues, des magazines,... et la soumettre à l'intendant pour accord.

NATHALIE : Comment se passait votre vie là-bas ?

LAURA : Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

NATHALIE : Pas d'accrocs ?

LAURA : Pas folichon non plus.

NATHALIE : (*Elle lit le dossier*) Vous avez accompagné le « condamné » ici, lors de ses quatre séjours aux Cliniques Universitaires Saint Luc, pour qu'il puisse y recevoir les soins relatifs à son insuffisance rénale, traitée depuis dix ans auprès du même service. Les faits dont il est question se sont déroulés lors de votre dernier séjour. C'est exact ?

LAURA : Le bulletin de santé du « condamné » coïncidait en tous points avec celui que j'avais étudié lors de ma préparation. J'ai suivi les ordres.

NATHALIE : Ce n'est pas ce que vous dites dans le dossier.

LAURA : Vous avez dit que vous trieriez.

NATHALIE : Quand avez-vous rencontré Somadossi pour la première fois ?

LAURA : Je vous l'ai dit.

NATHALIE : J'ai oublié.

LAURA : Il y a plus de deux ans.

NATHALIE : Comment ça s'est passé ?

LAURA : Vous n'apprendrez rien d'utile.

NATHALIE : Sûre ?

LAURA : La maladie l'avait rendu presque aveugle. Notre première entrevue a consisté en un long silence durant lequel il a soupiré à plusieurs reprises. À la fin de notre deuxième rencontre, il a ôté ses lunettes noires pour me regarder de bas en haut à travers ses yeux vides. La troisième fois, il m'a dit que je portais le prénom de sa mère et qu'il m'appellerait par mon nom de famille : Welter. Au moment où j'ai commencé à lire, a démarré la première de nos mille quatre cent soixante séances...

NATHALIE : Dans le dossier vous racontez l'enlèvement du vingt quatre août et vous dites que vous n'en saviez rien.

LAURA : C'est vrai.

NATHALIE : Vous dites aussi que pendant votre captivité vous avez fait de votre mieux pour soutenir Somadossi moralement et physiquement. *(Elle lit dans le dossier)* « J'étais cagoulée, menottée et bâillonnée. J'en ai déduit qu'il subissait le même traitement. J'étais enfermée dans ce que je pensais être une cave humide, nourrie à heures fixes, après un passage aux latrines. Privée de tout confort, je n'ai pu établir de contact avec nos ravisseurs. J'ai perdu la notion du temps. Jusqu'au jour où je les ai entendus s'affairer autour de Somadossi. J'ai senti une forte odeur d'éther et je me suis dit qu'on lui faisait une piqûre. Je l'ai entendu gémir et tout à coup quelqu'un m'a retiré la cagoule, avant de disparaître. Je n'ai pas réalisé tout de suite ce qui se passait. J'ai mis un certain temps à ouvrir les yeux, quand j'ai pu les maintenir ouverts, j'ai vu Somadossi devant moi. J'ai cru qu'il était sans vie et désespérément je me suis mise à chercher ses médicaments qu'il... »

LAURA : Qu'il était inutile de chercher puisqu'on venait de les lui administrer.

NATHALIE : Pardon ?

LAURA : Comme prévu dans la troisième phase du plan. Et ce n'est pas dans le dossier.

NATHALIE : Attendez... Vous voulez dire que votre enlèvement, votre captivité, le paiement de la rançon et votre libération...

LAURA : Faisaient partie du plan. Et je l'ignorais.

NATHALIE : Mais dans quel but ?

LAURA : Il fallait retenir le « condamné » hors de son pays. Dans le but de relancer auprès de l'opinion internationale le débat sur son immunité parlementaire, qui rendait son inculpation impossible. Voilà pourquoi l'enlèvement a eu lieu lors d'un de ses séjours ici. Des milliers de personnes nous ont soutenus en manifestant dans la rue au quatre coins du monde.

NATHALIE : *El pueblo libre.*

LAURA : Pas seulement. Il y a eu des hommes et des femmes d'ici et d'ailleurs qui nous ont donnée raison. La rançon était destinée à rembourser au peuple trahi, une petite partie des biens que lui avait volés le « condamné » durant trente années de dictature. Le travail des cinq camarades qui nous ont enlevés s'achevait une fois la rançon obtenue et l'insuline administrée.

NATHALIE : L'insuline ?

LAURA : Une dose d'Actrapid® : de l'insuline à action rapide et une dose de...

NATHALIE : De l'insuline ? Mais...

LAURA : L'insuffisance rénale du « condamné » était consécutive à sa maladie chronique.

NATHALIE : Sa maladie chronique ?

LAURA : Il était diabétique, à un stade critique. Les ravisseurs lui ont injecté sa dose, ainsi qu'une prise d'érythropoïétine, un très puissant activateur de croissance des globules rouges, contre son anémie chronique, il devait en avoir toujours sur lui...

NATHALIE : Comment ça ?

LAURA : L'érythropoïétine n'est pas en vente, c'est un puissant dopant, elle est distribuée uniquement par les hôpitaux.

NATHALIE : Mais comment savaient-ils ?

LAURA : Le plan. C'est comme ça que j'ai compris qu'ils en faisaient partie. J'ai poursuivi, suivant les instructions, jusqu'à l'exécution du « condamné ».

NATHALIE : Et la quatrième phase ?

LAURA : Nous y sommes.

NATHALIE : Que voulez-vous dire ?

(Un temps)

LAURA : J'ai entraîné « le condamné » hors de notre cachette et en moins de trois heures nous avons été interceptés par la police. On nous a apporté les premiers secours. Le « condamné » a été hospitalisé d'urgence. La piqûre d'Actrapid® et l'érythropoïétine avaient eu l'effet escompté... il était requinqué. J'ai assisté le « condamné » un mois durant, jour pour jour, dans sa chambre d'hôpital. Pour ne pas éveiller de soupçons, je devais, à deux reprises, lui administrer du glucagon qui allait faire rechuter son taux d'insuline, rendant nécessaire l'augmentation de sa dose d'Actrapid®. Il a dépassé deux crises, la troisième devait lui être fatale. Elle l'a été. Il est décédé la nuit du onze octobre. Après son décès, j'ai continué de suivre les instructions point par point. Compte tenu des indices que j'ai semés, il n'a pas fallu longtemps pour que je sois mise en garde à vue, puis inculpée des charges que vous connaissez.

NATHALIE : Vous voulez dire que...

LAURA : Je devais arriver jusqu'à vous.

NATHALIE : Pardon ?

LAURA : La quatrième phase. Vous en faites partie.

(Un temps)

NATHALIE : Moi ?

LAURA : Vous. Natalia Franchigiano.

(Nathalie baisse la tête et respire profondément)

LAURA : L'exécution du « condamné » ne vous aura pas rendu votre père... mais elle est le juste châtement que méritait son assassin.

(Un long temps, Nathalie se lève, fait quelques pas, puis sort des bonbons de son sac, en met un en bouche, le laisse fondre lentement, pose le paquet sur la table, regarde Laura et dit)

NATHALIE : Qu'attendez-vous de moi ?

LAURA : Que vous continuiez à faire ce que vous faites.

NATHALIE : Je préfère vous prévenir : je ne changerai rien à la manière dont j'entends plaider votre dossier.

LAURA : En votre âme et conscienc...

NATHALIE : Elles n'ont rien à voir là-dedans, ni l'une ni l'autre. Je vous saurai gré de...

LAURA : Vous êtes la seule personne au monde capable de faire approuver par la communauté internationale « l'exécution du condamné ». La seule personne au monde, vous entendez ! Vous ne pouvez pas vous soustraire à la responsabilité qui...

NATHALIE : Je vous défends de...

LAURA : Je vous jure que vous le ferez. Avec ou sans âme ! Quant à votre conscience...

NATHALIE : Foutez-lui la paix ! *(Un long temps)* Je vous demande pardon.

LAURA : Je suis prête à vous aider. Nous marchons côte à côte. Et nous ne mentirons que pour dire la vérité. Vous pouvez compter sur moi.

(Nathalie reprend ses bonbons, son sac et sort).

6.

Une salle dans la prison. Table, documents, deux chaises.

NATHALIE : (*Elle a un des carnets du journal de Somadossi en main, elle lit puis ferme les yeux et se souvient des mots de la fable l'un après l'autre.*) La Cigale, ayant chanté Tout l'Été, Se trouva fort dépourvue Quand la bise fut venue. Pas un seul petit morceau De mouche ou de vermisseau. Elle alla crier famine Chez la Fourmi sa voisine, La priant de lui prêter Quelque grain pour subsister Jusqu'à la saison nouvelle. « Je vous paierai, lui dit-elle, Avant l'Oût, foi d'animal, Intérêt et principal. » La Fourmi n'est pas prêteuse ; C'est là son moindre défaut. « Que faisiez-vous au temps chaud ? Dit-elle à cette emprunteuse.

- Nuit et jour à tout venant Je chantais, ne vous déplaie.
- Vous chantiez ? j'en suis fort aise. Eh bien ! dansez maintenant. »

LAURA : (*Un gardien l'a faite entrer pendant que Nathalie récitait*) En français ça sonne mieux. Vous l'avez apprise à l'école ?

NATHALIE : (*Elle cache le carnet*) Hm ?

LAURA : Ça fait longtemps que vous... ?

29

NATHALIE : À peu près trente cinq ans.

LAURA : Êtes...

NATHALIE : Ça revient vite, j'en suis étonnée.

LAURA : Non je demandais si...

NATHALIE : Combien de fois je me suis endormie sans entendre la fin.

LAURA : Vous êtes là...

NATHALIE : C'est incroyable que je m'en souviene à ce point... pardon ?

LAURA : Je vous demande si ça fait longtemps que vous êtes là ?

NATHALIE : Oh... Euh... J'ai passé la nuit ici. Hier, en quittant votre cellule je me suis attardée sur le rapport de *El pueblo libre*. Il y est question d'un vrai réseau de

solidarité créé par les réfugiés partout dans le monde... la nuit est passée très vite. C'est par eux que vous m'avez trouvée ?

LAURA : Oui. Vous êtes leur seule raison de croire encore en l'homme.

NATHALIE : Ça les regarde.

LAURA : Vous faites ça souvent ?

NATHALIE : Quoi ?

LAURA : Des nuits blanches pour des causes perdues. Je croyais que vous ne les aimiez pas ? (*Silence*) Vous devez tenir ça de quelqu'un.

NATHALIE : Il leur a sacrifié sa vie aux causes perdues.

(*Silence*)

LAURA : Quel genre de père était-il ?

NATHALIE : Pressé.

LAURA : Il vous a laissé sa part la plus belle.

NATHALIE : J'aurais préféré qu'il me laisse la moins belle et qu'il reste plus longtemps.

LAURA : On n'a jamais ce qu'on veut.

NATHALIE : (*Ironique*) En voilà une vérité...

LAURA : Et vous, vous étiez comment ?

NATHALIE : Pareille à toutes les petites filles de mon âge. Pendant quelques années, du moins. Des années heureuses.

LAURA : Et puis ?

NATHALIE : Un jour, tout a basculé. C'est peut-être la chose la plus difficile à vivre... le regard des autres qui vous rend...

LAURA : Différent.

NATHALIE : Vous exclut de tout ce qui vous entoure, de tout ce que vous connaissez.

LAURA : Vous n'avez plus de repères, plus de terre sous vos pieds, plus de ciel au dessus de vous...

NATHALIE : Et plus rien ne vous est familier.

LAURA : Ça me fait quelque chose...

NATHALIE : Vous dites ?

LAURA : De vous avoir là devant moi, depuis quelques jours... ça me donne... vous devenez une sorte de repère, justement.

NATHALIE : Parce que je suis la fille du chef de la révolution ?

LAURA : *(Elle acquiesce)* Un repère.

NATHALIE : Vous vous rendez compte ?

LAURA : Quoi ?

NATHALIE : Je m'endormais en entendant la même fable que la fille de son bourreau.

LAURA : C'est troublant. Comment dire... Maintenant que je suis là devant vous, je donne une raison à tout ce que j'ai vécu depuis longtemps.

(Un temps)

NATHALIE : Je comprends. C'est stupide, n'est ce pas ? J'imagine que Isadora Somadossi et moi, nous ne sommes pas les seules petites filles à nous être endormies bercées par « La cigale et la fourmi ».

LAURA : Je ne pense pas non plus.

NATHALIE : C'est stupide et pourtant...

LAURA : J'ai été instruite pendant des heures au sujet de la vie de votre père, de votre mère, de vos frères et sœurs... et maintenant que vous êtes là, j'ai tout oublié, c'est comme si...

NATHALIE : Le plan le prévoit-t-il ? Ou bien risquez-vous de devoir improviser ? En pleine dernière ligne droite... ce serait dangereux.

LAURA : Mon destin est entre vos mains.

NATHALIE : Tout dépend de vous, je vous l'ai dit.

LAURA : Redite-le moi. (*Un long temps*) Vous êtes la fille d'Oswaldo Franchigiano, votre père est le héros de notre libération. Vous êtes l'héritière de son combat et le moment est venu de poser un acte digne de lui.

NATHALIE : J'avais huit ans quand ils l'ont assassiné. Deux ans plus tard toute notre famille a été massacrée par la milice de la dictature.

LAURA : Je sais.

NATHALIE : Ah oui ? Vous savez aussi comment j'ai été torturée avec mes frères et sœurs, sous les yeux horrifiés de ma mère pour qu'elle livre la cachette de mon père ? Je vous rassure, elle n'a pas cédé. Vous voulez que je vous montre les signes de la terreur des hommes sur mon corps ? Les médailles dans ma chair en l'honneur du grand révolutionnaire qui a déclaré la guerre à l'horreur, malgré la lâcheté de tout son peuple ? Vous voulez voir ? Tenez, mes pieds... Ils n'ont plus grand-chose à voir avec des pieds, vous savez ? Il n'y a plus un orteil, parmi ceux qui restent, qui porte encore un ongle au bout. Ils les ont arrachés un à un, je devais avoir six ans. Notre frère cadet a eu plus de chance, si je puis dire... : il est mort de peur... pendant qu'ils cisailaient ses aisselles et enfilaient dans les entailles les pouces de bambous imbibés de miel pour le festin des termites. Mort de peur ! Vous vous rendez compte ? À 4 ans ! Et ma mère ? Vous savez comment ils l'ont tuée ma mère, sans qu'elle n'ait jamais avoué quoi que ce soit ? Imaginez-la. Allez-y ! Imaginez la mort la plus horrible que votre esprit puisse concevoir. Puis, dites-vous que la sienne était pire. (*Elle respire*) Je vous suis bien obligée d'avoir étudié notre martyr par cœur... mais je ne crois pas que vous ayez l'idée exacte de ce que j'ai enduré pendant les dix premières années de ma vie. Je parle de l'idée exacte... durant dix ans... les dix premières... je vous jure que ça dépasse l'entendement. Et vous voudriez que je sois l'héritière de quoi ?

LAURA : Celui dont j'ai étudié la révolte et chaque geste vous a donné la vie...

NATHALIE : Et celui que vous avez tué...

LAURA : Je ne l'ai pas tué !

NATHALIE : La lui a ôtée ainsi qu'à des milliers d'autres ! C'est comme cela depuis le commencement du monde... l'histoire sans cesse recommencée de la lutte contre la barbarie ! Elle se propage par la convoitise du pouvoir comme une épidémie. Je suis ici pour contribuer à l'enrayer, à disperser la grande fratrie des hommes monstres. C'est dans ces termes que je prends votre défense.

(Un temps).

LAURA : Il vous a mise au monde pour que vous rendiez justice au sacrifice de sa vie !

NATHALIE : Il a sacrifié sa vie pour répandre la paix ! C'est la seule justice que je puisse lui rendre.

LAURA : *(Caustique)* La paix ?! Méfiez-vous des mots qui camouflent la bête humaine. La paix masque souvent « la raison du plus fort » qui « est toujours la meilleure » comme dit l'auteur qui a bercé votre enfance. Nous n'avons aucune expérience de la paix et surtout aucune prédisposition à la pratiquer. Il faut croire qu'elle ne nous est pas naturelle. Nous ne faisons que la « maintenir ». Comme on dit d'un fauve que l'on a réussi à amadouer et que l'on force au respect par la violence. Voilà la seule paix que nous soyons capables de faire respecter : celle que nous maintenons par les armes.

NATHALIE : C'est ce par quoi vous voulez combattre la chaîne de barbarie qui relie les hommes, par la haine ?

LAURA : Je suis venue à vous pour la briser et venger l'injustice faite à des milliers d'innocents, pour construire...

NATHALIE : On ne construit rien par vengeance ! « La vengeance est l'huile sur le feu de notre dévastation », disait un homme sage.

LAURA : Qui fera respecter le souvenir de nos morts si vous ne commencez pas par les vôtres ?

NATHALIE : Détrompez-vous. Somadossi avait fait oublier ses crimes de son vivant.

LAURA : Qu'est-ce que vous dites ?

NATHALIE : Demandez aux nouvelles générations. Demandez dans les rues des grandes villes... Personne aujourd'hui dans le monde ne parle plus de lui comme du monstre qu'il a été, vous le savez ! Personne ! Demandez aux jeunes. Aux héritiers de sa diplomatie légendaire, aux acolytes de sa bonhomie calculée, de son équité de stratège politique vantée dans le monde entier. Demandez aux jeunes loups qu'il a formés, s'ils ne croient pas dans les hautes valeurs qu'il leur a inculquées et qu'ils ont si bien intégrées. Demandez au pays entier ce qui a changé. En quoi croient-ils ? Regardez le parti de la dictature, il a eu beau changer de nom, il garde intact le pouvoir d'exploiter les faibles. Vous êtes une idéaliste comme il y en a des milliers hors des frontières de notre pays. Des milliers à avoir fui la folie meurtrière d'un homme qui en trente ans n'a trouvé aucune Justice capable de l'arrêter. Un homme qui avait trouvé condescendance auprès de toute la communauté internationale y compris auprès de ses ennemis d'antan. Et ce en vertu de son âge vénérable et de son investiture parlementaire qui donnaient un teint aussi rassurant que diaphane à sa moue de papi. Un vieux Monsieur dont la mauvaise santé était le plus efficace des passeports diplomatiques. C'est ce papi-là que vous avez tué, figurez-vous, et l'empêcher de vous entraîner en enfer sera ma manière d'honorer la mémoire de mon père.

LAURA : Je ne l'ai pas tué !

NATHALIE : Cessez de vous mentir ! Ça ne nous avancera à rien. Vous voulez que je dise comme vous ? Que vous l'avez « exécuté », c'est ça ? Suite au jugement rendu par votre tribunal qui l'a déclaré coupable de crimes contre l'humanité ? Savez-vous ce que la Cour Pénale Internationale reconnaît comme crimes contre l'humanité ? (*Elle cite*) « L'un quelconque des actes ci-après, lorsqu'il est perpétré dans le cadre d'une attaque généralisée ou systématique dirigée contre une population civile et en connaissance de l'attaque : le meurtre, l'extermination, la réduction en esclavage, la déportation ou le transfert forcé de la population, l'emprisonnement (...), la torture, le viol, l'esclavage sexuel (...), (...), les disparitions forcées, le crime d'apartheid, d'autres actes inhumains de caractère analogue causant intentionnellement de grandes souffrances ou des atteintes graves à l'intégrité physique ou à la santé physique ou morale ». Vous avez entendu ? Il faut qu'une « population civile » se mobilise pour les dénoncer ces crimes. Où est-elle cette population civile ? Où sont-ils vos compatriotes ? Ceux qui auraient dû faire front commun pour déclarer le monstre coupable ? Où est le tribunal de la nation qui aurait dû instruire depuis

vingt ans le procès de son plus grand criminel ? Où ? Dites-moi ! (*Elle renverse sur la table un sac plein de lettres*) Lisez et cessez de rêver. Ce sont quelques unes des lettres adressées à *El pueblo libre* ces jours-ci, par vos compatriotes amnésiques. Ça vous donnera une idée de ce qu'ils pensent de vous et des répercussions de votre acte.

(*Elle prend une lettre, lit, une deuxième, lit, une troisième... son visage est affligé*).

NATHALIE : Ne vous fatiguez pas, elles sont toutes pareilles.

LAURA : Merci.

NATHALIE : Vous avez fait à quelques-uns et dans l'illégalité ce que des milliers de personnes attendaient de faire légalement depuis un quart de siècle. Ça vous étonne qu'ils vous en veuillent ?

LAURA : Et ils attendaient quoi ? D'avoir la Justice avec eux ?

NATHALIE : Le temps, en tout cas, travaillait pour eux.

LAURA : Et le monstre serait mort de son bel âge. Le poil blanchi des crimes commis. Tandis que les martyrs de la dictature se consoleraient en devenant immortels. Je connais le refrain. Il a bon dos le temps !

NATHALIE : Vous ne l'empêcherez pas de déposer le voile d'insignifiance qu'il pose sur tous nos exploits. Et la farandole des entreprises humaines repartira pour un tour avec son lot d'hypocrisies et de passions ravageuses. Elle est rythmée par le temps la ronde passionnelle de l'humanité, figurez-vous... Un jour elle extermine et le lendemain elle dépose des fleurs sur les tombes de ceux qu'elle a massacrés. Et ainsi de suite... les bourreaux deviennent les nouveaux commandants. Aujourd'hui ils sont élus par des électeurs libres, qui les proclament « cavalieri » : chevaliers botoxés de la magouille, potentats de l'énième pseudo-démocratie. Affairés financiers reliftés, tireurs d'élites argentées ou de ficelles nationales. Politiciens argumenteurs aux mains sales qui prêtant serment aux lois du marché, se hâtent d'enterrer l'idéologie d'antan dont ils n'auront plus qu'à fleurir la tombe.

LAURA : Et c'est ce que vous me reprochez ? De ne pas leur avoir laissé le temps de devenir plus hypocrites qu'ils ne sont ? Tant pis pour eux. Je ne regrette pas d'avoir « exécuté le condamné » par la voie illégale. Ni de ne pas avoir laissé à leurs disparus le temps de réapparaître en photos d'ex-voto le jour de la fête nationale.

NATHALIE : Votre meurtre ne les fera pas revivre.

LAURA : Même si j'avais le pouvoir de ramener les morts à la vie, je l'aurais niée au monstre qui a passé la sienne à semer la mort. À défaut de leurs disparus, je leur ai rendu une justice. La Justice n'avait qu'à le faire avant moi.

NATHALIE : Elle l'aurait fait... dans la dignité.

LAURA : Foutaises !

NATHALIE : Elle aurait brisé la chaîne de la terreur en abrogeant, le temps d'un procès, la loi du Talion. J'y veillais...

LAURA : Et vous me traitez d'idéaliste... eh bien veillez-y maintenant ! Défendez-moi au nom de cette même dignité. Maintenant ! Gagnez le verdict de mon innocence devant le tribunal de l'humanité. Mon dossier en vaut la peine. Le cas Welter fera trembler le troupeau des hommes monstres que vous voulez disperser.

NATHALIE : (*Elle indique les lettres*) Vous avez lu de quel côté est l'humanité ?

LAURA : L'humanité peut-être mais vous ?

36

NATHALIE : Vous tombez mal. C'est elle qu'il faut convaincre. (*Un temps*) Savez-vous quel est votre plus grand adversaire ?

LAURA : Je préférerais que vous me parliez de mon meilleur allié ?

NATHALIE : Dans votre cas l'un cache l'autre : l'Opinion Publique. La même qui hier encore vous soutenait en défilant dans la rue. C'est une hydre à mille têtes, capable par peur d'obéir à une seule d'entre elles... Elle est gouvernée par les médias. Consensuelle, sentimentale et ignorante. Aujourd'hui elle vous condamne pour avoir répondu à la haine par la haine. C'est elle qui décidera de votre vie ou de votre mort, comme le faisait César, en bougeant un seul de ses doigts. Elle a besoin de boucs émissaires pour croire en ses idoles; au nom d'une foi provisoire et unanime qu'elle invoque lorsqu'elle ne croit plus en rien. (*Silence*) Réfléchissez. Il est encore possible d'en faire votre alliée.

LAURA : Je compte sur vous.

(*Elles soutiennent un long regard*).

7.

Laura, seule dans sa cellule, est assise sur son lit, la tête entre ses mains. Elle se lève, prend un livre, se recouche, lit. Après une minute elle dépose son livre et essaye de s'endormir. Elle n'y parvient pas. Elle se lève, se regarde dans la glace un long moment, puis passe son visage sous l'eau. Elle prend de quoi écrire, s'assied sur son lit et griffonne quelques pages. Elle dépose le tout, prend son baladeur, se coiffe du casque à écouteurs, l'allume et écoute.

8.

La cellule.

NATHALIE : L'infirmière a été auditionnée par le juge d'instruction, elle est formelle : elle a pris le pouls de Somadossi vers vingt trois heures, au moment de son dernier passage, environ une heure après sa piqûre du soir.

LAURA : Elle ment.

NATHALIE : Qu'en savez-vous ?

37

LAURA : Elle ment.

NATHALIE : Elle est très précise. Elle dit qu'elle est entrée dans la chambre 495, Somadossi dormait et vous faisiez pareil. Vous vous étiez assoupie dans le fauteuil avec votre livre sur le ventre... elle précise : « Dialogues avec l'ange » de Gitta Mallasz.

LAURA : Elle n'est pas entrée.

NATHALIE : Comment aurait-elle vu ce que vous lisiez ?

LAURA : Nous avons parlé de ce livre à plusieurs reprises. Elle savait que je le lisais. Elle le connaissait. Elle-même l'avait commencé, il y a quelques mois.

NATHALIE : Elle dit que, sans vous réveiller, elle a pris le pouls de Somadossi, elle a vérifié le goutte-à-goutte et elle est repartie très vite répondre à son bip qui sonnait dans le couloir.

LAURA : Elle n'a pas pris son pouls.

NATHALIE : D'où tenez-vous ça ? Vous dormiez.

LAURA : C'est ce qu'elle a cru. J'étais prête. J'avais suivi les instructions à la lettre et j'attendais qu'elle entre pour qu'elle le découvre... mais ça ne s'est pas passé comme ça.

NATHALIE : Qu'elle découvre quoi ? (*Un temps*) Parlez. Vous dites qu'elle ment, il me faut une preuve.

LAURA : Dès que j'ai entendu son pas dans le couloir j'ai fait semblant de dormir. Elle a entrouvert la porte, elle a passé sa tête et je suppose que nous voyant endormis tous les deux, elle a hésité une seconde, puis son bip s'est mis à sonner et elle a filé. Elle n'est pas entrée dans la chambre et elle ne lui a pas pris son pouls.

NATHALIE : La preuve ?

LAURA : Si elle était entrée elle aurait appelé pour avoir de l'aide et rien ne se serait passé comme elle le dit.

NATHALIE : De l'aide ? Pourquoi ?

LAURA : Parce qu'elle aurait pris le pouls d'un cadavre.

NATHALIE : Qu'est-ce que vous dites ?

LAURA : Le « condamné » venait d'expirer. Je lui avais injecté un « stylo » de 3 millilitres d'Actrapid®, moins d'une demi-heure après sa piqûre du soir. Cela a provoqué comme prévu une overdose d'insuline et... le coma mortel au bout d'une demi-heure. Je n'avais qu'une heure pour agir, avant le passage de l'infirmière. J'avais pu vérifier sa ponctualité.

NATHALIE : Un « stylo » d'Actrapid® ?

LAURA : Une seringue chargée, prête à l'usage. Facile à manipuler et indolore. Il n'a rien senti, il somnolait.

(*Un temps*)

NATHALIE : Vous l'avez...

LAURA : Très vite après la piqûre, son malaise a commencé. Il était dans son fauteuil. Je l'ai aidé à se mettre au lit. Il est mort six minutes avant que l'infirmière ne passe la tête à travers la porte entrouverte. J'ai juste eu le temps de retourner le corps pour simuler son sommeil, ajuster sa tenue, changer de lecture et me glisser dans le fauteuil où j'ai fait semblant de m'être assoupie. J'étais prête.

NATHALIE : Changer de lecture ?

LAURA : Quoi ?

NATHALIE : Vous avez dit : « changer de lecture » ?

LAURA : Avant que l'infirmière ne passe sa tête, je ne lui lisais pas « Dialogues avec l'ange ».

NATHALIE : Vous lui lisiez quoi ?

LAURA : L'infirmière ment parce que si elle ne mentait pas, elle perdrait sa place. Ça vous suffit comme preuve ? (*Un temps*) Bien sûr, ça vous suffit. Et pourtant c'est elle que vous croirez.

39

NATHALIE : Pardon ?

LAURA : Ce sont les consignes.

NATHALIE : Le plan ?

LAURA : Oui. Il n'y a aucune raison que cette femme perde son poste. D'ailleurs son mensonge n'entrave en rien votre travail.

NATHALIE : J'avais cru comprendre que nous ne mentirions que si nous ne pouvions pas faire autrement.

LAURA : C'est le cas. Le plan ne prend aucun risque de « dommage aux tiers innocents ». À cause des circonstances, cette femme est obligée de mentir pour pouvoir garder son travail. Nous la couvrons.

NATHALIE : Vous en faites votre complice.

LAURA : Vous et moi serons les seules à le savoir.

NATHALIE : Comment avez-vous pu respecter les consignes malgré cet imprévu ?

LAURA : Dès qu'elle est partie répondre à son bip, j'ai retourné le corps du « condamné », j'ai étendu son bras droit vers le bouton, j'ai pris sa main et avec son pouce j'ai poussé dessus, puis je me suis remise dans mon fauteuil feignant de dormir. Moins d'une minute plus tard, elle est arrivée en courant et j'ai feint de me réveiller. Elle a constaté le décès et a pensé que le « condamné » avait juste eu le temps de l'appeler.

NATHALIE : Vous n'avez peur de rien ?

LAURA : Et vous ?

NATHALIE : Je suis inquiète.

LAURA : Vous ne semblez pas.

NATHALIE : Je saisis de moins en moins votre mobile.

LAURA : C'est vrai que c'est inquiétant... après toutes vos nuits blanches...

NATHALIE : Vous faites tout pour.

LAURA : Moi ?

NATHALIE : Vous vous protégez. (*Un temps*) Que fuyez-vous ?

LAURA : Des souvenirs. Comme vous.

(*Un long silence, Nathalie s'approche de Laura et lui caresse la joue*).

9.

NATHALIE : (*Seule, elle parle à ses morts*) Il y a encore du travail. Ses déclarations ont permis de rétablir la vérité. La vérité... (*Elle a un sourire ironique*) L'infirmière n'a pas été licenciée. Laura est inculpée. Le Ministre de la Justice a rejeté la demande d'extradition. Nous sommes renvoyées aux Assises. C'est une chance inespérée. Le fait qu'elle puisse être jugée ici est un premier pas et nous continuerons à nous battre. Il faut à tout prix qu'elle accepte de plaider les circonstances atténuantes. Depuis la

conversation où nous avons parlé de vous, nous nous parlons autrement. Jamais vous n'avez été aussi présents. Jamais vos mains n'ont été autant de caresses sur mon front. Quand je lui parle de vous, elle s'éclaire. Parfois j'ai l'impression que... vous me l'avez envoyée ... Je lui ai raconté ce qu'il reste de votre visage à chacun dans mes yeux. Je lui ai dit ton rire Andrea, ta manie de me chiper le pain à table ; Lia, ton petit air niais ; Aidan quand tu pétais au lit... et puis tant d'autres choses : la soie de tes cheveux maman et la peur que te faisait papa lorsqu'il me prenait dans ses bras pour me faire faire « l'avion sous les bombes ». Tu te souviens ? Son odeur, ses bras robustes comme les branches d'un chêne... Elle m'a écoutée comme si elle m'entendait pour la première fois. Elle a voulu savoir comment ça s'était passé... dix ans... Et comment je m'étais sauvée du massacre. Je lui ai raconté... Le peloton d'exécution, la fosse commune, la charrette du marchand... puis les trains, le bateau et l'arrivée au port d'Anvers. Elle a tout voulu savoir sur ma famille d'accueil. Je lui ai décrit le magasin d'antiquités, la propriété, la maison avec le toit en chaumes et mes cours à l'Université. C'est comme si elle avait vu les photos d'un album tellement je lui ai donnés de détails ... Elle m'a demandé si vous aviez une sépulture. Et si j'étais retournée au pays. Elle ne sait pas que je vous ai là avec moi où que j'aie. Je lui dirai un jour. Comprendra, comprendra pas. Nous avons le temps. Pour ça nous avons le temps. Notre combat est plus pressant. Elle m'impressionne. Je ne suis pas sûre de pouvoir convaincre les jurés si elle ne m'aide pas. Peut-être m'aide-t-elle mais pas comme je le voudrais. Peut-être est-ce à moi de plier... qu'est-ce que tu crois, papa ? Tu dis maman ? Ah... tu crois ? Comment dis-tu ? Ah bon ? Je... Je ne suis pas sûre. Je vais essayer... oui, pourquoi pas ? Tu as raison, le plus tôt serait le mieux. Je vous aime.

10.

Même salle qu'à la scène 6.

LAURA : Je vous ai menti.

NATHALIE : Je sais.

(Un temps).

LAURA : Je ne l'ai pas « exécuté » seulement pour ses crimes.

NATHALIE : Ah...

LAURA : Je l'ai tué pour pouvoir continuer à marcher. À fouler la terre qu'il souillait sous ses pas...

NATHALIE : ...

LAURA : Parce que j'ai eu peur de ne plus pouvoir respirer l'air qu'il respirait.

NATHALIE : Il faut m'aider, Laura.

LAURA : Je n'ai pensé à qui que ce soit d'autre qu'à moi.

NATHALIE : Les jurés ne peuvent pas accepter que vous vous soyez substituée à la Loi.

LAURA : Je n'ai pensé qu'à laver la honte de son vieux corps encore vivant au milieu de ses meurtres impunis... des pleurs des mères, des orphelins, des mutilés.

NATHALIE : Ils ne vous pardonneront pas.

LAURA : Je ne demande pas de pardon.

NATHALIE : Comment voulez-vous...

LAURA : Je suis le détonateur d'une bataille qui vous a enrôlée. Si vous refusez de la livrer vous le regretterez toute votre vie.

NATHALIE : Vous êtes inculpée de meurtre avec préméditation, comment voulez-vous ...

LAURA : Je ne suis pas une meurtrière et vous êtes là pour le faire accepter au monde entier !

NATHALIE : Ce n'est pas mon métier, je vous l'ai déjà dit !

LAURA : C'est ce qui vous retient ici, pourtant. Pensez aux générations qui nous suivent. C'est le moment de leur parler. Dites-leur mon mobile.

NATHALIE : Lequel ? Vous dites que vous ne l'avez pas exécuté pour ses crimes.

LAURA : J'ai dit « pas seulement ».

NATHALIE : Pour quoi d'autre ?

LAURA : Pour l'horreur qu'il m'inspirait.

NATHALIE : Cela ne vous innocente pas.

LAURA : Mentez.

NATHALIE : Je n'ai pas encore plaidé les circonstances atténuantes... parce que vous ne me l'avez pas permis.

LAURA : Et je ne vous le permettrai jamais !

NATHALIE : Je vous assure que...

LAURA : Qu'ils prendront pitié d'une « terroriste » parce qu'elle a perdu son papa trop tôt ! Laissez-moi rire... Je n'y crois pas à votre orpheline hystérique et eux non plus !

NATHALIE : Votre orgueil vous...

LAURA : Et le vôtre ?

NATHALIE : Je vous en prie, tâchez de comprendre.

LAURA : Créez un précédent ! C'est comme ça que vous dites, non ? Faites qu'à partir du jugement qui me sera rendu, tous les tyrans en liberté soient condamnés pour leurs crimes ! Faites de moi une mise en garde pour tous les assoiffés de pouvoir et obtenez le rejet définitif de la demande d'extradition. Il faut que pendant ma peine...

NATHALIE : La perpétuité ! Appelez-la par son nom ! Vous n'osez pas ?

LAURA : Combien d'années m'épargnerait votre drame psychologique de série B, dites-moi ? Combien ? Avouez que vous ne songez plus au sursis que vous me faisiez miroiter au début. Qu'il est devenu impensable. Irréaliste. Avouez !

NATHALIE : Il s'agit de votre vie, Laura.

LAURA : Faites votre métier pour que tous vos morts ne soient pas morts pour rien et pour que votre père en soit fier ! Je vous en prie.

NATHALIE : Il suffirait que je parle de vous en ces termes...

LAURA : Quels termes ?

NATHALIE : Votre besoin obsessionnel de commémorer la mémoire du père... Il suffirait à rendre crédible un déséquilibre mental de sorte qu'ensuite...

LAURA : Vous seriez la risée de tous ! Tout comme vous l'auriez été si vous leur aviez balancé la sucette de l'euthanasie ! Si j'étais vous, j'y renoncerais, à moins que vous ne vouliez faire une croix sur votre carrière.

NATHALIE : Ma quoi ?

LAURA : Je n'ai pas de père ! Vous entendez ? En tout cas pas le père qui viendrait prouver la véracité de votre thèse de pubère hystérique mal sevrée par le sien.

NATHALIE : *(Elle jette sur la table un vieux document qu'elle a sorti de sa mallette, probablement un acte de naissance) Et celui-ci est à qui ? (Laura regarde le document) Isadora Sabra Lautára Somadossi Roederer, regardez moi dans les yeux et dites-moi de renoncer à vous sauver la vie. Je vous jure que je vous obéirai.*

44

(Un très long silence, Laura se lève, fait quelques pas, puis soupire et se laisse glisser contre le mur, jusqu'à tomber assise par terre)

LAURA : Que vous ajoutiez parricide à mes chefs d'accusations. Ne vous facilitera pas la tâche.

NATHALIE : Tout dépend de la thèse que je plaiderai. Vous le savez.

(Un temps).

NATHALIE : Le tribunal des *Derniers Disparus* était au courant ?

LAURA : Non.

NATHALIE : Qui ?

LAURA : Vous.

NATHALIE : Quoi ?

LAURA : J'ai dit, vous. Personne d'autre. J'ai tout fait pour, comme vous dites.

NATHALIE : ...Y compris votre trouble quand vous m'avez surprise entrain de réciter « La cigale et la fourmi »...

LAURA : C'était gros comme une maison votre histoire de fable. Vous vouliez me faire avouer, c'est ça ?

NATHALIE : Si je vous disais que c'est la vérité, vous ne me croiriez pas.

LAURA : La vérité ? Vous ? (*Un temps*) De toute manière, je ne vois pas où ça nous mènerait.

NATHALIE : À ce qui nous lie. (*Silence*) Merci aussi d'avoir laissé traîner, là où il fallait, les journaux intimes de votre père...

LAURA : (*Foudroyante*) Vous éviterez d'employer ce mot.

NATHALIE : Excusez-moi.

(*Silence*).

LAURA : Je savais que ce serait le seul moyen pour que vous renonciez à plaider mes prétendus troubles psychiques et vos saintes conneries. (*Un temps*) Tenez, vous mettriez trop de temps à trouver celui-ci. Comme ça, la collection est complète. (*Elle sort de sa poche un des carnets du journal de Somadossi et le lui donne*) Je vous en prie, 1958, l'année de ma naissance. C'est celui que je lui ai lu tout au long de son agonie. Celui que j'ai caché au moment où l'infirmière a passé sa tête. Un régal.

NATHALIE : Où voulez-vous en venir ?

LAURA : Où nous en sommes. À partir d'ici il faudra faire avec mon secret. Je ne vous ai pas menti là-dessus. Même le tribunal des *Derniers Disparus* ignore qui je suis.

NATHALIE : Dans quel but ?

LAURA : Le même, depuis 16 mois.

NATHALIE : Je vous ai pré...

LAURA : Que vous oubliiez vos arguments pseudo-psychologiques et autres circonstances atténuantes. Que vous plaidiez en faveur d'un acte politique que j'ai exécuté en pleine possession de mes moyens et dont j'entends porter toute la responsabilité. Et ce pour les raisons déjà exposées.

NATHALIE : Mais c'est suicidaire ! Il a été un père...

LAURA : (*Furieuse*) Je n'en ai pas eu je vous l'ai déjà dit !

NATHALIE : Il vous a trop aimée et vous a...

LAURA : Expédiée aux travaux forcés à quinze ans et formée à la milice de son régime sanguinaire à peu près au même âge ! C'était sans doute par trop d'amour ?

NATHALIE : Quoi ?

LAURA : Dès qu'il a découvert que je ne partageais pas ses convictions, il m'a traitée en traître de la nation. Punie comme une crimi...

NATHALIE : Et vous ne voulez pas vous en servir pour votre défense ?

LAURA : Regardez-moi bien, Natalia Franchigiano. Je vous jure que je ferai en sorte de mériter une peine plus lourde encore, si vous m'obligez à jouer la psychopathe qui tue son papa à petit feu, tout en lui faisant la lecture des morceaux choisis de sa vie. Je ne vous laisserai aucune chance de convaincre qui que ce soit de ma mauvaise santé mentale en désamorçant mon mobile politique. Vous entendez ? Je prouverai que je suis une parricide, parfaitement saine de corps et d'esprit, qui mérite la peine capitale.

NATHALIE : Vous êtes...

LAURA : À vous de choisir.

NATHALIE : Mais comment voulez-vous...

LAURA : Je ne sais pas ! Débrouillez vous... Vous m'avez assez dit que la vérité ne menait à rien, je vous la livre pour vous prouver que vous avez raison, je ne peux pas mieux faire... La vérité ne me sauvera pas. C'est pour ça que vous la tairez. J'ai mis à mort un monstre. Un assemblage de morceaux de chair qui ne méritait pas le nom d'homme ! Je vous demande de défendre cet acte parce qu'il construit une humanité

meilleure. Faites-le en mémoire de nos frères. (*Silence*) Vous n'avez jamais songé que vous pourriez vous trouver à ma place ?

(*Elles y songent toutes les deux, elles se regardent longuement dans les yeux, en silence*).

11.

NATHALIE : (*Seule, elle dialogue avec son père mort*) Elle a tué son père. Papa, tu m'entends ? ... Oui. Non. C'est difficile. Ça dépend des jurés. Elle le sait. Elle ne m'aidera pas. Elle veut que je plaide le crime politique. Elle a dû souffrir pour faire ce qu'elle a fait. Beaucoup. Elle a encore mal. Elle n'a personne à qui parler, tu imagines ? Tu crois qu'elle est vraiment dans la nuit quand elle ferme ses yeux ? Ah... Je pense. Je ne lui ai jamais demandé. Je sais encore si peu d'elle. Elle ne m'a pas cru pour « La cigale et la fourmi ». Non. Eh oui ! Tant pis. Oui, comme tu dis, elle comprendra, nous avons le temps. Parfois j'essaye d'imaginer son chemin pour en arriver là... C'est un chemin de douleur, tu crois ? De douleur... ce n'est pas possible autrement. Elle m'a dit que j'aurais pu être à sa place, pour vous venger. Toi, vous tous. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Mon père, dis moi ? J'aurais pu. J'aurais dû ? C'est difficile à imaginer... Je ne sais plus... Tu dis ? Le procès ? Dans deux jours. Oui, tu as raison, je lui demanderai de me raconter. Tout, oui. Je t'aime.

12.

La cellule.

LAURA : Ne me demandez pas ça.

NATHALIE : Comment voulez-vous que je leur mente, si je ne connais pas tous les faits ?

LAURA : Ne pas tout savoir vous aidera.

NATHALIE : L'autre jour vous m'avez dit que j'aurais pu être à votre place. Je n'ai pas cessé d'y penser. Pourquoi je n'y suis pas ? (*Silence*) Donnez-moi une chance.

LAURA : Je veux votre parole.

NATHALIE : Vous l'avez. (*Silence*) Je plaiderai coupable de « l'exécution d'un condamné pour crimes contre l'humanité. »

LAURA : Vous disiez que « l'humanité » ne serait pas là pour porter plainte. Et que vous manquerez de preuves attestant la culpabilité du « condamné » ?

NATHALIE : Mes nuits blanches ont dû servir à quelque chose.

LAURA : Jurez-le-moi.

(Nathalie acquiesce, Laura sort de son armoire une cassette audio et la place dans son lecteur. C'est Oscar Antonio Somadossi Roederer, son père, qui parle. C'est la voix d'un homme à l'agonie, entrecoupée de silences et de gémissements, il parle français avec un très léger accent de provenance indéfinie)

OASR :

...un jour tu es partie mais tu n'étais plus là depuis longtemps. Tu as commencé à nous quitter ta mère et moi bien avant. Ce n'est pas possible... (*Il gémit*) Je ne savais pas où tu allais lorsque tu partais en « vacances de redressement ». Je les avais pourtant conçues et instituées pour tous les jeunes de la nation... je ne pensais qu'à une chose, t'aider à devenir un modèle d'adolescente loyale... Je me devais de montrer l'exemple... J'ignorais les camps, les épreuves et les humiliations qui devaient vous éduquer, faire de vous une jeunesse nouvelle. J'ignorais. Ta mère n'a jamais su. Le jour de tes quinze ans, lorsque tu es partie là-bas pour la première fois, j'ai eu le pressentiment que quelque chose se modifierait entre nous... Tu avais commencé à changer... Tu participais aux premières réunions des « Jeunesses Actives » tu étais devenue une autre. Pour ne pas nous inquiéter ta mère et moi - surtout ta mère- tu feignais. Tu feignais. Je m'en suis aperçu un matin où je suis entré dans ta chambre, sans frapper. Tu venais de sauter dans le bus, en oubliant de refermer ton armoire... j'y ai vu ton uniforme pendu à un cintre et des instruments... que je n'aurai jamais imaginés en ta possession... Je me suis informé. Et j'ai su. Que faire ? Je l'ai fait. Pour l'honneur du pays que je bâtissais. J'ai accepté que tu sois *formée*, comme tous nos jeunes. Et que tu apprennes à combattre, comme une jeune guerrière, pour sauver nos valeurs les plus nobles au prix de ta vie. À tes vingt et un ans, nous t'avions perdue ta mère et moi mais la nation pouvait compter sur ta tête, tes bras et tes jambes... Jusqu'au jour où nous avons reçu ton message. Jusqu'à ce jour-là. (*Il fait un long silence*) Nous avons commis une grande erreur... une grande erreur. Nous avons mal évalué, tous. Alors que nous te croyions devenue une jeune louve prête à saigner pour défendre ton pays, tu étais partie dans les montagnes ourdir la révolte avec les traîtres de la nation, la meute des fossoyeurs de ton peuple.

Je n'ai été prévenu qu'un an plus tard. Trop tard... un an ! Ma tristesse... Impossible à imaginer. Pour ta mère et pour tout le pays j'ai inventé ton décès et tes funérailles ont été grandioses. Le monde entier était en deuil. Inconsolable. Ta mère est morte l'année suivante en emportant mon amour à jamais. Isadora mia... mon enfant, mon trésor perdu... pard... pardo... perdoname (*Il fait un long silence, Laura éteint l'enregistreur*)

NATHALIE : (*Elle laisse un long silence*) Ce sont ses derniers mots ?

LAURA : Et vous venez de jurer que vous ne vous en servirez pas, puisque vous avez d'autres preuves de sa culpabilité.

NATHALIE : Je ne m'en servirai pas, n'ayez crainte. De quel message parle-t-il ?

LAURA : J'avais envoyé un message au palais du *Grancivico* depuis les montagnes où j'avais rejoins mes compagnons. J'y souscrivais à sa condamnation à mort par notre tribunal.

NATHALIE : Les *Derniers Disparus* ?

LAURA : Oui.

NATHALIE : Quand lui avez-vous avoué ?

LAURA : Le soir du 11 octobre, dans sa chambre d'hôpital... Il m'avait reconnue. Depuis longtemps... Je l'ai mis au courant de mon acte et de mon mobile. Je lui ai détaillé les causes physiologiques qui allaient entraîner sa mort. Il l'attendait... comme il attendait mon pardon. Il voulait que je sache que tout ce qu'il avait fait pour moi, il l'avait fait par amour. Et que l'amour pouvait être... : « la plus cruelle blessure que l'on se donne ».

NATHALIE : Il doit bien y avoir une réponse...

LAURA : Hm ?

NATHALIE : Je cherche une réponse au pourquoi je ne l'ai pas fait à votre place. (*Un temps*) Comment avez-vous pu...

LAURA : Par amour. Comme lui.

(Un temps)

NATHALIE : Je vous admi...

LAURA : *(Elle secoue la tête doucement en l'interrompant)* Chut...

NATHALIE : Parce que...

LAURA : J'ai donné la mort par amour de la vie. Comme on ampute un membre malade pour sauver un corps sain.

NATHALIE : Depuis l'autre jour j'imagine votre solitude.

LAURA : Les insoumis sont une grande famille. Je l'ai rejointe il y a longtemps. J'y ai appris que l'espèce évolue au prix des horreurs qu'elle s'inflige. Que depuis toujours elle traverse des temps barbares et qu'elle aspire pourtant à la beauté silencieuse des étoiles. Que nous sommes une part de cette beauté et qu'il est en nous de l'atteindre ou de la repousser.

NATHALIE : Que nous le voulions ou non, nous prenons racines sur les cendres de nos pères. Nous les avons dispersées chacune à notre manière.

50

LAURA : J'aurais poussé autrement sur le terreau de la résistance.

NATHALIE : Sans doute... mais nos branches ne se seraient jamais croisées.

LAURA : Voilà la réponse que vous cherchiez.

NATHALIE : Hm ?

LAURA : Si vous aviez fait ce que j'ai fait à ma place, je ne vous aurais jamais trouvée. *(Un temps)* Nos branches, enchevêtrées, résisteront à toutes les tempêtes. *(Elles se regardent dans le silence)* Il m'a dit que mourir faisait mal... qu'il méritait cette douleur parce que c'était moi qui la lui donnais... au nom du sang innocent qu'il avait versé pendant près d'un demi-siècle. Il m'a dit que gouverner était difficile. Que l'homme était une créature trop faible pour l'intelligence qui le gouverne. Que grâce à moi il rejoignait son amour de Kenza à jamais. Ma Mère... *(Elle pleure doucement)*.

NATHALIE : Pour lui amener ton pardon. (*Un temps. Nathalie lui caresse la tête et ferme les yeux. Elle parle comme si elle répétait ce qu'elle entend en elle-même : ses morts*) Il a rejoint ta mère là où elle est... là où naît l'hiver de la cigale, d'où elle est prête à te pardonner à son tour. (*Laura la regarde bouleversée*) Ton pardon Laura, ton pardon... au nom de tous les miens. Pour une humanité meilleure. Parfois, il est bon de fermer les yeux. On apprend à voir autrement... (*Nathalie serre Laura dans ses bras, puis sort. Seule, Laura ferme ses yeux et respire profondément, puis se met à parler en faisant de longs silences pendant lesquels elle semble entendre au fond d'elle-même...*)

LAURA :

C'est toi ? Bonjour mam... ma mère. Je voulais te demander... pardon. À toi, oui. Maman ? Dis-lui que je lui pardonne. (*Elle continue dans un chuchotement*) Tu dis ? Oui... Tu crois ? Oui... oui... (*La lumière baisse jusqu'au noir*)

FIN

Merci à :

Nadir Amara, Soline de Laveleye, Christine De Cat, Maîtres Annick Baudri, Julie Maenaut et Pierre Robert, le Docteur Jean Crucifix, Marie Mandy, Hélène Martinez, Anne Molitor, Josette Nisot, Isabelle Bielecki, Laurence Vielle, Vincent De Cat, Adolfo Pizzuti, Karin Espinosa, Dorothée Suarez, Sabine Bossan, William Snow, René Hainaux, Nathalie Rjewsky, Muriel Clairembourg, Stanislas Cotton, RépliQ, la SACD, La Fondation Onassis...